



Né en 1980 à Gdansk, Jacek Dehnel est poète, prosateur, traducteur (il a notamment traduit O. Mandelstam, W. H. Auden, Ph. Larkin) et peintre. Lauréat de nombreux prix littéraires dont, en 2005, le Prix Koscielski, la récompense littéraire la plus prestigieuse en Pologne pour les écrivains de moins de quarante ans, et en 2007, lauréat du Passeport 2006 de l'hebdomadaire *Polityka* pour son roman *Lala* (la Poupée). Il est l'auteur de quatre recueils de poésie, de romans, de nouvelles et d'essais.

Nous publions ici sa nouvelle, traduite du polonais par Maryla Laurent.

Jacek DEHNEL

## *Citrinitatio*

Mon retour ? Vous n'y êtes pas, je suis toujours resté ici ! Quand il est question de la mort, les serviteurs royaux, les pères abbés, les vétérans du régiment de lansquenets, les banquiers ou les matrones, les ingénieurs d'artillerie ou les anatomistes sont pareils à des enfants persuadés qu'il suffit de se cacher les yeux pour que le monde disparaisse ; tous ces adultes croient que l'homme cesse d'exister une fois qu'il a rejoint sa tombe, une fois que son corps enflé a été jeté dans la fosse des condamnés, des suicidés, des gueuses et des miséreux pour y être recouvert de chaux et de terre humide ; s'appelle-t-il Zénon ou Sébastien ? Pour eux, le défunt s'en serait allé ailleurs pour être définitivement absent.

Or je suis toujours resté ici, parmi d'autres disparus dont les corps rappelaient de moins en moins leurs allures d'avant. Près de l'aveugle d'Anvers qui perdit la vue à tisser la toile, puis qui erra en mendiant, jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent et qu'il chute un jour de son grabat à l'asile ; aux côtés de Greta à la grosse croupe qui fut étouffée sur la couche qu'elle louait à l'heure, et près de Thomas, l'apprenti cordonnier. Il avait serré les mains autour du cou de Greta puis eut le sien emprisonné dans un noeud coulant lorsqu'il fut pendu haut et court ; je suis resté là, entouré de beaucoup d'autres défunts, juste isolé d'eux par un fin linceul et de la terre mêlée de chaux, imprégnée des fluides corporels qui nous avaient quittés. J'ai connu les mille-pattes et les asticots, mais aussi les racines les plus profondes des arbres qui, avec le temps, avaient gagné notre carré de cimetière. J'étais toujours ici lorsque ces arbres furent abattus pour que fût bâti l'atelier des charrons, détruit, ensuite, à son tour pour être remplacé par les plantations d'un jardin spécialement conçu pour un perruquier enrichi. Au-dessus de nous, dans des trous peu profonds, furent enterrés les petits chiens des filles de ce bourgeois, et, plus loin, les braques avec lesquels leur père chassait. Une fois, on creusa presque jusqu'au niveau de ceux de mes compagnons qui étaient le plus près de la surface : on projetait d'élever un édifice au-dessus de nous. Il ne fut jamais élevé, mais nous ressentîmes néanmoins le poids de ses fondations pendant près de soixante ans.

Dans ma jeunesse, aurais-je su que je deviendrais, un jour, le sépulcre blanchi de la parabole, que je m'en serais certainement amusé. J'aurais imaginé que je serais attentif à qui poserait le pied sur ma tombe. Il n'en est rien. La terre est molle, elle étouffe les pas, leur son, mais aussi leur importance. Les modes et les métiers changèrent, les formes des talons et les roues des voitures également ; des allées étaient tracées là où s'élevaient des murs, tandis que là où passaient des rues, il y eut des constructions qui furent ensuite démolies pour qu'autre chose y fût à nouveau bâti. Rien ne me préoccupait, excepté que j'étais nu et seul. Finalement, lorsqu'une excavatrice dentue accrocha le crâne de Greta (jadis à la large croupe et désormais pareille aux autres squelettes) et ôta la terre qui nous recouvrait, montrant ainsi à un groupe de collégiennes tout un tas de gens aussi dénudés que faire se peut, entremêlés, enchevêtrés et imbriqués les uns dans les autres – cela aussi me laissa indifférent. J'eus la même indifférence pour le travail des archéologues, le chatouillement de leurs pinceaux et de leurs petites pelles, leurs efforts pour séparer nos restes les uns des autres en les numérotant os par os, les décrire

et les photographier, une réglette noire et blanche posée à côté pour en indiquer les proportions.

Alors que je me mourais dans ma cellule, sentant partir le reste du sang qui huile le corps, j'ignorais qu'après la mort nous apprenons tout autant de choses qu'au cours de notre vie. Mon cadavre devenait foncé, ma peau se couvrait de taches noires. Des oedèmes bleuissants traçaient la voie à une nouvelle phase de transformation. Ils étaient les premières bannières mortuaires du *nigredo* qui devait s'emparer entièrement de moi, des orteils aux derniers cheveux restés sur mon crâne. J'étais descendu dans la noirceur de la terre et, dans les ténèbres, je m'assombrissais de plus en plus ; je ne ressentais rien et donc aucune douleur ne m'accablait ; avec mes sens s'en était allé ce qui me faisait craindre les tortures et les souffrances, celles que provoquent les flammes qui lèchent la plante des pieds comme celles des phases successives d'une maladie qui aurait eu raison de moi si je m'étais rétracté pour éviter l'exécution. Néanmoins, je compris vite que, privé des possibilités que donne le corps avec sa souplesse, sa fluidité, ses capacités à se déplacer, à tourner les pages, à se servir des yeux, des oreilles, de la langue, du nez ou des doigts, je pouvais bénéficier de la sagesse des choses autrement, par des moyens ignorés de moi, ou que, peut-être, je n'avais jamais aperçus.

J'apprenais du sable, de l'eau qui suintait, des larves et des racines sans même remarquer quand je me transformais en squelette pour intégrer l'*albedo*, dénudé jusqu'à la blancheur. Être un adepte de l'alchimie et se faire avoir ainsi ! Je n'arrivais pas à l'admettre et, pourtant, la transformation avait lieu, indépendamment de la force de mon savoir et de mes expériences successives, en dehors de moi comme un élément obligé de ce monde, impliquant tout et tous.

Devenu l'un des objets d'exposition du musée de la ville, avec, sur mon cartel, l'inscription Squelette d'un homme inconnu (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles) découvert sur le tracé de la route N9 – je signalerai ici, à toutes fins utiles, que l'on m'a attribué la clavicule de Gerrit, le tisserand aveugle d'Anvers ; je ne m'en plains nullement –, je regarde les visiteurs et ils me regardent ; j'ai été vu par un nombre incalculable d'excursions scolaires, par plusieurs historiens de l'art célèbres, par des parlementaires européens et des ambassadeurs, des techniciennes de surface du musée et des doctoresses, des femmes au foyer et des juges, ainsi que par trois têtes couronnées. À plusieurs reprises, on m'a transféré dans des villes voisines avant de me ramener dans ma vitrine habituelle.

Je pourrais laisser entendre que tout cela est très important. Il n'en est rien. Je me préoccupe exclusivement du jaunissement de mes os. *Citrinatio* est le troisième stade de ma transmutation, le troisième des sept... Quand j'étais vieux, je me moquais de moi jeune, avec ma naïveté d'alors, mon assurance fanfaronne par laquelle je dénonçais certains dogmes sans m'apercevoir que je me faisais prendre au piège de quelques autres. Désormais, devenu cadavre, ou plutôt ce qui reste d'un cadavre, je ris de moi quand, vivant, j'étais un vieillard imbu de lui-même, avec cette crédulité, cette assurance cavalière avec laquelle j'avais rejeté l'alchimie que je tenais pour le délire de vieilles gens sans aucun sens plus profond. Désormais, je me demande en permanence ce qui provoquera mon hilarité, lorsque je passerai à la quatrième phase, à la cinquième puis à la sixième.

Ce dont je ne doute pas, c'est que je me moquerai de moi-même.

Traduit du polonais par Maryla Laurent

### *Citrinitatio*

Powrót? Ależ, byłem tu przecież przez cały czas! Królewscy urzędnicy, opaci klasztorów, weterani pułku lancknechtów, bankierzy i położne, inżynierowie artyleryjscy i anatomowie, wszyscy ci dorośli ludzie są jak dzieci, gdy przychodzi do śmierci: tak jak dzieciom zdaje się, że kiedy zakryją oczy, świat znika, tak oni sądzą, że człowiek przestaje istnieć, kiedy tylko położy się go w grobie; że kiedy zrzuci się wzdęte ciało w rozkopaną mogiłę skazańców, samobójców, dziwek i biedaków, kiedy zasypie się je najpierw wapnem, a potem mokrą ziemią, ten, który nazywał się Zenon, a może Sebastian, przeprowadzi się w zupełnie inne miejsce. Stanie się nieobecny.

Tymczasem byłem tutaj przez cały czas, tu, pomiędzy innymi, którzy coraz mniej przypominali swoje poprzednie kształty: obok ślepeca z Antwerpii, który stracił wzrok na tkaniu płótna, a potem błąkał się jako żebrak, aż zupełnie stracił siły i zsunął się z pryczy w przytułku, obok szerokozadej Grety, uduszonej w wynajmowanym na godziny wyrze, i czeladnika szewskiego Thomasa, który zacisnął dłonie na szyi Grety a potem sam oddał szyję na szubienicy, a także wielu, wielu innych, od których oddzielała mnie tylko cienka warstwa całunu i przesianej wapnem ziemi, nasiąkającej opuszczającymi nas cielesnymi płynami. Poznałem larwy i wije, a także głębokie korzenie drzew, które z czasem porosły nasz kawałek cementarza. Byłem tu, kiedy drzewa ścięto pod budowę warsztatu stelmachów, który następnie zburzono i splantowano, zakładając tam ogród dla pewnego wzbogaconego perukarza. Nad nami, w płytkich gróbkach, pochowano pieśni jego córek, a pod drugim murem – wyżyły, z którymi polował. Raz prawie się dokopano do tych z nas, którzy leżeli najbliżej powierzchni – miało nad nami stanąć coś, co nie stanęło, ale przez sześćdziesiąt lat czuliśmy nad sobą ciężar fundamentów.

Gdybym w młodości wiedział, że zostanę kiedyś *pobielanym grobem* z przypowieści, z bawiłbym się z pewnością tym konceptem. Myślałbym wtedy, że będę dbał o to, kto po mnie stąpa – nic bardziej błędnego. Ziemia jest miękka i tłumi kroki: ich dźwięk, ale i ich ważność. Zmieniały się mody i zawody, kształty obcasów i koła pojazdów, tam, gdzie kiedyś stały mury, teraz wytyczono aleje, a tam, gdzie kiedyś były ulice, teraz coś budowano, burzono i budowano na powrót. Nie obchodziło mnie nic – poza tym, że jestem nagi i samotny. Nawet kiedy zębata łycha koparki zawadziła o czaszkę Grety (niegdyś szerokozadej, a teraz podobnej wszystkim pozostałym szkieletom) i odgarnęła z nas ziemię, ukazując grupie uczennic gimnazjum żeńskiego cały stos ludzi tak gołych, jak to tylko możliwe, przemieszanych ze sobą, przesianych przez siebie nawzajem, skłębionych – było mi to właściwie obojętne. Podobnie praca archeologów: łaskotanie ich pędzli i łopatek, usilne próby oddzielenia jednych szczątków od drugich, numerowanie, opisywanie, pstrykanie zdjęć z ułożoną na ziemi linijką z czarno-białą podziałką.

Umierając w celi, czując, jak uciekają ze mnie resztki płynu, który oliwi ciało, nie wiedziałem, że po śmierci człowiek uczy się nie mniej niż za życia. Ciemniejący trup, plamy występujące na skórze, sine obrzęki torowały już drogę kolejnej fazie przeistoczeń; były to pierwsze żałobne chorągwie *nigredo*, które miały zająć mnie całego, od czubków palców do resztki włosów na głowie. Zstąpiłem w czerni ziemi i w ciemnościach czerniałem coraz bardziej; nie odczuwałem nic, więc nie odczuwałem i bólu; wraz ze zmysłami odeszło ode mnie to, co bało się tortur i cierpienia: albo płomieni, liżących stopy, albo kolejnych faz jakiejś choroby, która uporałaby się ze mną,

gdybym jednak odwołał swoje tezy i udaremnił egzekucję. Prędko jednak zrozumiałem, że nawet pozbawiony możliwości, jakie daje ciało, jego giętkości, płynności, możliwości przemieszczania się, wertowania stron, korzystania z oczu, uszu, języka, nosa, palców, mogę czerpać mądrość od rzeczy w jakiś inny, nieznan mi wcześniej, albo po prostu niezauważany wcześniej sposób. Uczyłem od żwiru i ciekącej wody, od larw i korzeni – tak, że nie spostrzegłem nawet, jak zmieniałem się w szkielet, obrany do białości, jak wkroczyłem w *albedo*. Tak wykiwać adepta alchemii! Nie umiałem tego pojąć, a jednak – przemiana dokonywała się nie siłą mojej wiedzy i kolejnych doświadczeń, ale poza mną, jakby była nieodzownym elementem świata tego, właściwym wszystkiemu i wszystkim.

Wystawiony w muzeum miejskim z tabliczką *Szkielet nieznanego mężczyzny (XV-XVI w.) znaleziony przy budowie trasy N9* – dla porządku muszę dodać, że dano mi obcy obojczyk, należący do Gerrita, ślepego tkacza z Antwerpii, ale nie zamierzam się na to uskarżać – oglądam i jestem oglądany; widziała mnie niezliczona ilość szkolnych wycieczek, kilku znanych historyków sztuki, parlamentarzyści europejscy i ambasadorowie, muzealne sprzątacze i lekarki, gospodnie domowe i sędziowie, trzy koronowane głowy. Kilkakrotnie przewieziono mnie na wystawy w nieodległych miastach i z powrotem, do dobrze mi znanej gabloty.

Mógłbym udawać, że są to sprawy istotne; tymczasem jedyne, co mnie interesuje, to stopniowe żółknięcie moich kości. *Citrinitatio* – trzeci stopień transmutacji, dopiero trzeci z siedmiu... Kiedy byłem stary, śmiałem się z siebie młodego, z jego naiwności, pyszałkowatej pewności siebie, przez którą obalałem jedne dogmaty nie widząc, że zarazem popadam w pułapkę innych. Teraz, kiedy jestem trupem, a raczej tym, co z trupa pozostało, śmieję się z siebie żywego, z przemądrzałego starca. Z jego naiwności, pyszałkowatej pewności siebie, przez którą odrzuciłem alchemię jako próżne bajki delirycznych starców, nie zauważając jej głębszego sensu. I zastanawiam się nieustannie, z którego siebie będę się śmiał, kiedy wejdę w czwartą, piątą, szóstą fazę? Bo co do tego, że z siebie, nie mam najmniejszych wątpliwości.